



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

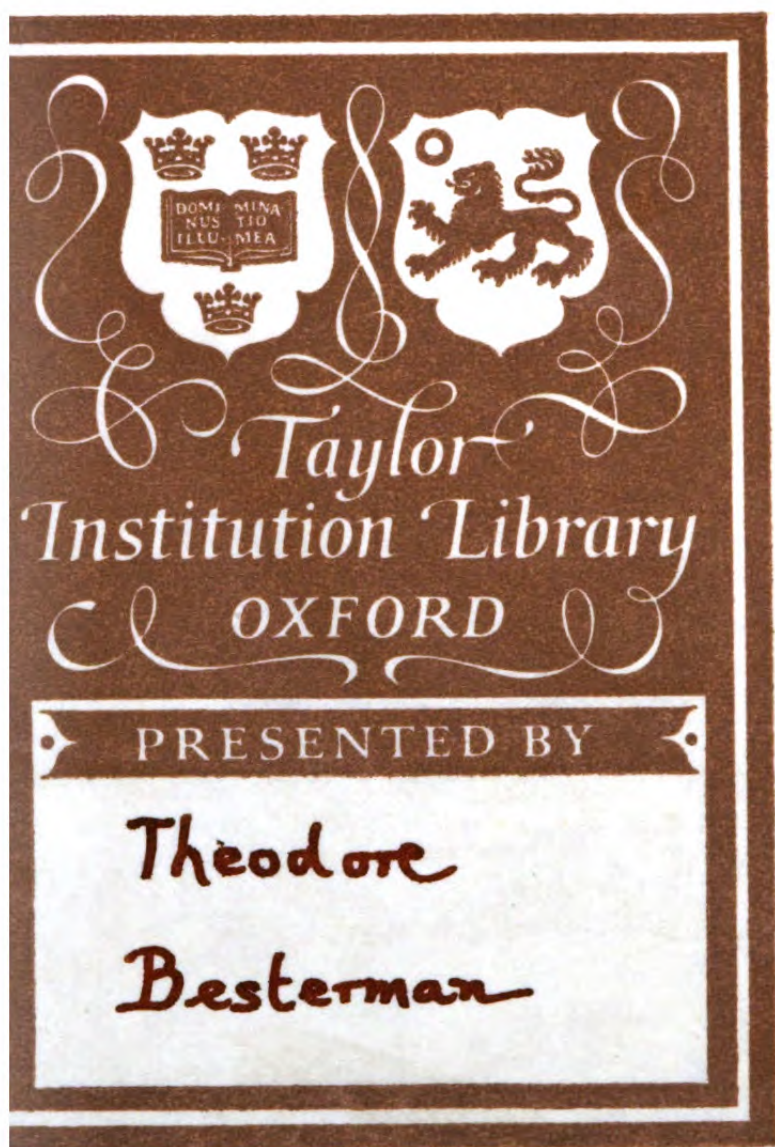


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

Monsieur
de Vendevre

De Presny.

Vet. Fr. II A. 1274



Charles Du Fresnoy de
la Rivière

LE DEDIT.

COMEDIE

EN VERS

EN UN ACTE.

Par Monsieur DU FRESNY.



A PARIS.

Chez { FRANCOIS LE BRETON, Quay de
Conty, à l'Aigle d'Or.
&
{ PIERRE RIBOU, Quay des Augustins
à l'Image Saint Louïs.

M. DCC. XIX.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

ACTEURS.

GERONTE. Pere d'Isabelle.

ISABELLE. Amante de Valere.

BELISE

ARAMINTE.

} Sœurs.

VALERE. Neveu de Belise & d'Araminte,
Amoureux d'Isabelle.

FRONTIN. Valet de Valere.

Un Laquais.

La Scene est dans la Maison de Belise
& d'Araminte.



LE DEDIT.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, VALERE. *chacun de son côté
sans se voir.*

VALERE.



Ouy ! ne pouvoir tirer raison de mes
deux tantes !

ISABELLE.

Je n'en puis revenir. Quelles extra-
vagantes !

VALERE.

Oüy, plus j'y pense, & moins je vois d'expediens..

ISABELLE.

Avoir pour un neveu des procedez crians.

VALERE.

Nous n'en tirerons rien.

ISABELLE.

O Dieux !

VALERE.

Tantes cruelles,

Depuis dix ans toujours injustices nouvelles,

Juste Ciel !

ISABELLE. *s'appercevant tous deux.*

Quel travers ! Mais . . .

A ij



LE DEDIT.

VALERE.

Quelle cruauté,
Se désoler ainsi chacun de son côté,
Sans trouver nul moyen de réduire ces folles !

ISABELLE.

Mon pere leur a dit de piquantes paroles,
Et va les menacer encor séparément,
Chacune se tient dans son appartement.

VALERE.

Oùï, depuis peu je vois que toutes deux s'évitent,
Se disent quelques mots en passant, & se quittent.
Pour moi, quand je leur parle elles tournent le dos,
Leur dureté pour moi paroît à tout propos.

ISABELLE.

Leur dureté pour vous les condamne. Ah ! Valere,
Elles poussent trop loin leur mauvais caractère,
Ne vous pas aimer !

VALERE.

Moi, j'espérois que par vous
Mes deux tantes feroient quelque chose pour nous,
Et que vous ayant vûë, adorable Isabelle,
Elles s'attendriroient.

ISABELLE.

Leur barbarie est telle,
Qu'elles parlent de vous avec aversion.

VALERE.

Vous voir, n'approuver pas ma tendre passion,
Ah ! Quel travers d'esprits !

ISABELLE.

Pouvoir haïr Valere !
Leur mauvais cœur me fait trembler, j'en desespere.

VALERE.

Votre pere pourtant va les presser, ainsi
Nous esperons encore, il va nous joindre icy.

ISABELLE.

Oùï, donnons-nous au moins ce moment d'esperance.

Mais je suis indignée encore quand je pense
A leurs derniers discours.

COMEDIE.

VALERE.

Sur elles vous comptiez,

Cirelles vous ont fait hier cent amitez.

ISABELLE.

C'est par-là que je vois qu'elle m'ont méprisée,
Car c'est en m'embrassant qu'elles m'ont refusée.
La prude méprisante avec ses airs hautains
Prend un ton doucereux, & mêle à ses dédains
Et caresse affectée, & fade raillerie;

Vous mord en vous flattant, talent de pruderie:

Ma tendresse pour vous, m'a-t-elle dit là-haut,

Fait que je ne veux pas vous marier si-tôt,

C'est-à-dire, donner au neveu qui me presse

Du bien pour satisfaire une folle tendresse.

Moi ! me rendre complice en vous autorisant.

Et cent discours pareils d'un ton demi plaisant.

Faites, faites plutôt contre le mariage,

Comme nous, un Dedit qui vous maintienne sage.

Pour vous faire imiter notre force d'esprit,

Nos refus vous tiendront du moins lieu de Dedit.

VALERE.

Voilà ses sots discours, toujours même rubrique.

Mais rien de si borné que son esprit gotique.

Sans monde, sans bon sens, ne hantant que sa
sœur,

Moins dure qu'elle, mais plus folle par malheur.

ISABELLE.

Je suis contre Araminte un peu moins indignée.

Même dans des momens j'ay crû l'avoir gagnée.

Mais son esprit sujet aux revolutions

S'agite en même temps de plusieurs passions.

Dans sa vivacité brouillonne & turbulente,

Voicy ce que m'a dit à peu près cette tante,

J'extravague parfois, mais j'ay des sentimens :

J'aimerois l'amour, mais j'abhorre les amans.

Abhorrez les aussi, je le veux, je l'ordonne.

Sans cesse je promets, mais jamais je ne donne.

Je bais bien mon neveu, mais je vous aime tant...

De ses galimatias je conclurois pourtant

Qu'elle feroit pour vous plus que la sœur aînée.

LE DEDIT.

Mon pere vient.

VALERE.

Je vais sçavoir ma destinée.

ISABELLE.

Je tremble. Ah ! je le vois accablé de chagrin.

VALERE.

Son abord me saisit , mon malheur est certain.



SCENE II.

GERONTE, ISABELLE,
VALERE.

GERONTE.

Vous devinez assez en voyant ma tristesse ,
Que je n'ay qu'un refus : ma bonté , ma ten-
dresse

En cette occasion m'ont trop parlé pour vous ,
Prenez votre parti , ma fille.

ISABELLE.

Partons - nous ?

GERONTE.

Où , ma fille ,

VALERE.

Qu'entens-je !

ISABELLE.

Ah ! quel coup pour Valere !

GERONTE.

Vos tantes ont rendu ce départ nécessaire.

VALERE.

Quoy ! charmante Isabelle , il ne faut plus vous
voir ?

Quoy ! Monsieur , vous voulez me mettre au de-
sespoir ?

Vous allez m'arracher Isabelle ?

COMEDIE.

GERONTE.

Oùi, Valere.

VALERE.

Ah ! vous allez du moins conjurer votre pere
De rester à Paris encore quelques jours.

ISABELLE.

Non, Valere.

VALERE.

Eh ! Monsieur...

GERONTE.

Inutiles discours.

VALERE.

Ah ! si vous le vous le vouliez, adorable Isabelle...

GERONTE.

Je ne le voudrois pas, mais par bonheur pour elle,
Elle veut là - dessus ce qu'elle doit vouloir,
Retourner en Province, enfin ne plus vous voir.

VALERE.

Eh ! vous y consentez ?

ISABELLE.

Il le faut bien, Valere.

Je vous donnois mon cœur par l'ordre de mon
pere,

J'obéïssois alors : il veut presentement

Que je vous l'ôte, il faut l'avouer franchement,

Je n'ai pas sur ce point pareille obéïssance ;

Mais je pars.

VALERE.

Quoy ! Monsieur, m'ôter toute esperance ?

GERONTE.

Il faut bien vous l'ôter, puisque je n'en ai plus.

Vous esperiez tirer quarante mille écus

Dés restitutions que vous feroient vos tantes.

Je vous le dis encor, ces deux extravagantes

S'en tiennent au Dedit qu'elles ont fait pour vous,

Difant, vous ne pouvez rien exiger de nous,

Qu'en cas que de nous deux quelqu'une se marie.

Elles ont cinquante ans. C'est une raillerie

De croire rien tirer d'un semblable Dedit.

Il me faut de l'argent, à moy, mon bien perit,

LE DEDIT.

On me ruine, enfin je dois en homme sage
Faire dans ma Province un autre mariage,
Qui me tire d'affaire.

VALERE.

Il est vrai. Mais enfin

GERONTE.

Brisons là - dessus. C'est avec bien du chagrin :
Mais nous partons demain , il le faut.

ISABELLE.

Ah ! Valere ,

Si je suis par raison les ordres de mon pere ,
Soyez sûr qu'en partant

GERONTE. *prend Isabelle par le bras.*

Abregeons les adieux :

Quand il faut se quitter , le plutôt , c'est le mieux.

VALERE.

Je suis au desespoir. Ah ! ce départ me tuë.



SCENE III.

VALERE, FRONTIN *en habit
de Cavalier passe par devant Valere qui se desesperé :
& cela fait un jeu de Theatre.*

FRONTIN.

Monsieur ,

VALERE.

Quest - ce donc ?

FRONTIN.

C'est Frontin qui vous salue.

VALERE.

Que vois-je ?

FRONTIN.

Vous voyez votre valet Frontin ,

Qui portoit la livrée encore ce matin.

VALERE.

Que veut dire cela ? Pourquoy cet équipage ?

COMEDIE

FRONTIN.

Vous ne pourrez jamais le deviner , je gage.

VALERE.

Quel habit as - tu donc ? C'est un des miens , je
crois.

FRONTIN.

Cela se pourroit bien , car il n'est point à moi.

VALERE.

Et ma perruque ?

FRONTIN.

Bon ! est-ce que j'en achete ?

J'ai trouvé celle-là sous ma main toute faite ,
Et vôtre plus beau linge , & vôtre gros brillant.

VALERE.

Je t'ai vû quelquefois faire l'extravagant ,
Mais jamais tu ne fus à tel point d'insolence.

FRONTIN.

Cela vient tout à coup , Monsieur , par l'opulence.

VALERE.

Tu prens fort mal ton temps , maraut , pour plai-
santer.

FRONTIN.

Je prens mon temps fort bien , & j'ose me vanter
De sçavoir ménager les bons momens d'un Maître.

VALERE.

A mes yeux ainsi fait avoir osé paroître !

FRONTIN.

Je m'en suis bien gardé , Monsieur , jusqu'à présent

Et vous m'eussiez traité de maraut , d'insolent ,

Ne travaillant d'abord qu'à mes propres affaires ,

J'ai pris pour me cacher tous les soins nécessaires ,

Vous m'auriez empêché d'agir comme j'ai fait.

Tromper finement , c'est vertu dans un Valet :

Vous auriez crû que c'est un vice dans un Maître.

C'est à l'extrémité que je vous fais connoître . . .

Vous êtes scrupuleux , enfin il a fallu ,

Ce que j'ai fait pour vous , le faire à vôtre insçû.

VALERE.

Qu'as-tu donc fait pour moi ?

10 **LE DEDIT.**
FRONTIN.

C'est une bagatelle,
Je travaille à vous faire épouser Isabelle.

VALERE.
Frontin, mon cher, Frontin, tu travailles pour moi !

Par quel moyen ! comment ! & vite explique-toi.
FRONTIN.

Je m'explique d'abord, moi, sur ma récompense.
C'est par-là que toujours mon zèle ardent commence.

Si je vous fais avoir votre Isabelle
VALERE.

Eh ! bien ?

FRONTIN.
Linge, habit, diamant, je ne vous rendrai rien.
Si l'habit m'est trop long, trop court, vaille que vaille :

Mais pour le Diamant, il est fait pour ma taille.
VALERE.

Je te donnerai tout.

FRONTIN.
Ecoutez mon récit.

Avec quelque pistole, & ce brillant habit
Trouvant au Lansquenet quelques cartes heu-
reuses :

Et me faisant lorgner par de vieilles jôeuses,
Avec une sur tout j'ai fait un petit fond.

Elle a l'esprit stérile, & le babil fécond,
Le ton railleur : elle est plus folle que plaisante.

La reconnoissez-vous, Monsieur, c'est votre tante.

VALERE.
C'est elle-même. Eh bien, tu me dis donc qu'au
jeu

Tu gagnes de l'argent à cette tante ?

FRONTIN.
Un peu.
Mais j'ai de plus gagné son cœur : elle m'adore.

C O M E D I E.

VALERE.

Elle t'aime ?

FRONTIN.

Oùi, Monsieur, & fait bien pis encore,
Elle m'épouse.

VALERE.

Bon !

FRONTIN.

Vôtre Valet Frontin

Pourroit être vôtre oncle ou bel-oncle demain.

VALERE.

Quoy serieusement !

FRONTIN.

La chose est serieuse,
Je suis de taille à rendre une vieille amoureuxse.

VALERE.

Sans doute. Mais enfin pour épouser d'abord,
Il faut connoître un homme.

FRONTIN.

Elle me connoît fort.

Un mois de Lansquenet fait bien connoître un
homme.

Me disant d'un Pays d'entre Paris & Rome,
J'ai pris d'abord un nom . . . nom à demi connu.
La . . . comme en prennent ceux qui n'en ont ja-
mais eu.

VALERE.

Comment te nomme-t-on ?

FRONTIN.

C'est le Chevalier Clique,
Nom noble. Elle me croit d'une famille antique.

VALERE.

Je ne puis revenir de mon étonnement.

FRONTIN.

Bon, ce n'est encor rien : j'ai fait bien plus.

VALERE.

Comment !

FRONTIN.

Voyant que le hazard me donnoit une tante,
Mais qu'il m'en falloit une encore . . .

LE DEDIT.

VALERE.

Eh bien ?

FRONTIN.

Je tente

Un projet difficile, étonnant, dangereux.
Dans la même Maison je les vois toutes deux.
Je sçavois, il est vrai, qu'Araminte honteuse
Fuijoit sa sœur, depuis qu'elle estoit amoureuse.
Pour plus de sûreté près de l'autre je prens
Autre nom, autre esprit, airs, habits differens.
D'un grave Sénéchal faisant le personnage,
Disant comme elle un rien d'un ton sententieux,
Comme elle, de l'hymen censeur fastidieux.
Mon nom de Sénéchal, c'est Groux. Je me pre-

sente.

Conformité d'esprit charme la prude tante.
Auprès d'elle en un mot, Monsieur, j'ai réussi.

VALERE.

Quoi donc mon autre tante ?

FRONTIN.

Elle m'épouse aussi.

VALERE.

Le fait est singulier. Mais de leur bienveillance
Que prétens-tu tirer ?

FRONTIN.

De leur extravagance

Nous tirerons, je crois, quelque argent du Dedit,
Mais dites-moi comment fut fait leur double
écrit ?

VALERE.

Voicy le fait. Tu sçais leurs chicannes cruelles.
Pour restitution, je n'ai pu tirer d'elles
Qu'un peu de sûreté sur leur succession,
Sermens de bien tenir leur résolution
Contre le mariage entr'elles si constante :
Ce fut ce vœu fameux de l'une & l'autre tante,
Qui se renouela pour lors à mon profit :
J'eus d'elles deux Billets en forme de Dedit.
Chacune me promet qu'en cas de mariage
De sa succession elle me dédommage.

Chacun

COMEDIE. 19

Chacun de leurs Billets est de cent mille francs.

FRONTIN.

Je tireray parti des Billets. Mais j'entens...

Ah bon ! c'est un Laquais de moy , Chevalier
Clique.

SCENE IV.

VALERE, FRONTIN, UN
LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

LE temps presse, Monsieur ; au Notaire on s'ex-
plique,

Et tout seroit perdu, vite déguisez-vous.

FRONTIN *mettant un surtout brun & une
perruque noire.*

C'est qu'il faut que je sois d'abord Sénéchal
Groux.

Attendez-moi là-haut chez la tante Araminte,

Elle vient de sortir : là je pourrai sans crainte

Vous instruire de tout.

VALERE.

J'y vais.

FRONTIN.

Je vous rejoins.

675

B.

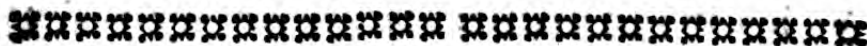


SCENE V.

FRONTIN, UN LAQUAIS.

FRONTIN.

JE croïois bien avoir deux jours de temps au moins ;
Mais toutes deux prenant l'argent chez le Notaire,
Vont découvrir la meche. Il faut brusquer l'affaire.



SCENE VI.

FRONTIN, BELISE.

FRONTIN.

AH bon ! la prude sort. Pour avoir imité
Trait pour trait sa fadeur , sa froide gravité,
Je lui plûs. Il ne faut pour plaire à cette lotte,
Qu'être l'éco flatteur de sa fade marotte.
Madame....

BELISE.

Ah ! Sénéchal , quoi vous êtes icy ?
Je révois.

FRONTIN.

Vous rêviez ? moi , je révois aussi.

BELISE.

Je révois au bonheur d'une femme insensible.

FRONTIN.

Je révois au bonheur d'un homme incombustible.

BELISE.

Qui voit avec froideur l'homme le plus charmant.

FRONTIN.

Qui voit avec dédain l'objet le plus aimant.

BELISE.

Ensuite avec frayeur considerant que j'aime,
 Je m'étonnois de voir ce changement extrême,
 Qu'en moins de quinze jours vous avez fait en
 moi.

FRONTIN.

J'envisageois avec une espece d'effroi
 Qu'en moi vous avez une metamorphose.

BELISE.

Tous deux en même temps pensions donc même chose ?

FRONTIN.

Même chose , & toujours sympathie entre nous.

BELISE.

Quelle démarche , ô Ciel ! vous prendre pour époux !

Cela me fait trembler.

FRONTIN.

Je frissonne , Madame ,
 Du pas que je vais faire , en vous prenant pour
 femme.

BELISE.

Moi , qui par mon exemple ai maintenu ma sœur
 Dans le vœu qu'elle a fait de bien garder son
 cœur.

Elle me respectoit comme la plus parfaite :
 Me faudra-t-il rougir devant une cadette ?

FRONTIN.

Moi , qui de mon aîné reprimant les ardeurs ,
 Forçant au celibat même jusqu'à mes sœurs ,
 Dans l'Histoire voulois pour distinguer ma place
 Y meriter le nom d'extincteur de ma race.

LE DEDIT.

BELISE.

Moi , qui du Mariage abhorrois jusqu'au nom ,
Et qui me suis aquis par là tant de renom.

FRONTIN.

Moi , le Sénéchal Groux , Caustique Philosophe ,
Qui raille l'épouseur , l'insulte ; l'apostrophe.

BELISE.

J'appelle un mariage un Dedale , un écuëil.

FRONTIN.

Ma prison des desirs , des vivans le cercuëil.

BELISE *tendrement.*

Un abîme. Et voilà qu'un penchant insensible . . .

FRONTIN.

Vers l'abîme une pente . . .

BELISE.

Oüi , douce . . .

FRONTIN.

Imperceptible . . .

BELISE.

Me mene au bord.

FRONTIN.

Le pied me glisse , & m'y voilà.

BELISE.

M'y voilà. Mais du moins le monde conviendra
Que je vous ai choisi par goût pour la sagesse.

FRONTIN.

Nôtre mariage est de la plus sage espece.

BELISE.

Mais tout mon embarras , Monsieur le Sénéchal ,

C'est qu'en me mariant , il faut (voilà le mal)

Il me faudra payer ce Dedit. Comment faire ?

Ce Billet de Dedit que j'ai fait à Valere.

Cette folle de soeur inventa ce Dedit.

Nous fîmes deux Billets à ce neveu maudit.

Tout retombe sur moi , seule je me marie.

Il faudra payer seule , & de sa raillerie

Je vais en rougissant essuyer tous les traits.

FRONTIN.

Pendant que nos amours sont encore secrets ,

Composez , retirez vos Billets de Valere.

COMEDIE.

BELISE.

C'est mon intention. Je vais de mon Notaire
Prendre pour ce neveu quelque somme d'argent.
Sans doute il me rendra mon Billet à l'instant.
Mais si ma sœur decouvre... ah! le cœur me
palpite.

Par raison & par honte avec soin je l'évite,
Depuis que je vous vois, je n'ose plus la voir.
elle sort.

FRONTIN.

Nous toucherons l'argent qu'elle va recevoir.



SCENE VII.

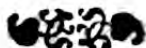
FRONTIN, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur, changez d'habits, ou cachez-vous
bien vite,
Araminte est rentrée.

FRONTIN.

Il faut que je l'évite.
Mais non; ôtons cela: je vais l'attendre icy.
Le temps presse, tiens, prends cette perruque-cy:
En nouant celle-là, j'aurai l'air plus comique,
Folâtre, négligé, c'est le Chevalier Clique.
Pour charmer une folle il faut extravaguer.





SCENE VIII.

ARAMINTE , FRONTIN.

ARAMINTE *prenant toutes ces passions l'une après l'autre.*

JE cours en étourdie. On vient de m'intriguer..
Je tremble... J'ai pourtant cent choses à vous dire,

Et plaisantes. Je vais d'abord vous faire rire.

Mais non : le sérieux est icy plus pressé.

Ma sœur me voyant - là fierement a passé.

J'en ai fremi... C'est dont nous parlerons ensuite.

Commençons par vous faire admirer ma conduite.

Douceur & complaisance ont caché mes chagrins ;

Cependant en secret j'espérois, mais je crains..

Au reste je ressens une joye infinie,

Vous m'allez delivrer de cette tyrannie

De ma sœur... & de plus je hais ce neveu-là.

Je vais vous arranger par ordre tout cela.

Mais parlez le premier, quel parti dois-je prendre?

Parlez tout à loisir, car j'aime à vous entendre.

En reprenant haleine on vous écouterà :

Parlez de votre amour, & l'on y répondra.

Parlez.....

FRONTIN.

Si je me tais, c'est parce que la foule

Des mêmes passions dont le tourbillon roule

En vous, ainsi qu'en moi, m'empêche de parler;

Car en vivacité j'ose vous égaler.

Tristesse, joye, amour, haine, crainte, espérance...

COMEDIE. 19

Mais mon amour sur tout m'a réduit au silence ;
Je n'ai pu dire un mot , parce que vous parliez.

ARAMINTE.

Vous êtes tout esprit , quoique vous vous taissiez ;
Car votre air , vos façons , vos regards , tout s'ex-
plique :

Tout en vous parle au cœur , mon cher Chevalier
Clique.

FRONTIN.

Tout en vous étant beau , tout en moi vous ai-
mant ,

Tout en moi , tout en vous par un rapport char-
mant ,

Tout en vous , tout en moi demande mariage.

ARAMINTE.

Il est vrai. Mais je crains ce Dedit qui m'engage ,
Et je crains encore plus cette severe sœur ,
Qui croit que c'est un crime , hélas ! d'avoir un
cœur ,

Et qui fit faire au mien ce vœu d'indifference
Que je voudrois avoir rompu dès mon enfance ,
C'est-à-dire , dès l'âge où mon discernement
Eût pu vous distinguer , vous choisir pour Amant.
Oùi , mon cher Chevalier , oùi , je vous le repete,
Je vous aime trop tard , sans cesse je regrette
Trente ans que j'ai passés sans vous avoir connu.

FRONTIN.

Je n'en ai que vingt-cinq , mais je serois venu
En ce monde vingt ans plutôt pour vous con-
noître.

C'a , le temps étant cher pour nous , comme il
doit l'être .

Voyons , vite , réglons , qu'avez-vous résolu ?

ARAMINTE.

J'ai vu , revu , réglé , déterminé , conclu :
Dùssai-je être en horreur à cette sœur sauvage ,
Qui pour elle & pour moi hait tant le mariage ;
Vous serez mon époux dès demain , dès ce soir.

FRONTIN.

Mais à l'essentiel il faut d'abord pourvoir ,

LE DEDIT.

Avant qu'à votre sœur nous déclarions l'affaire,
Il faudroit retirer les Billets de Valere.

Composez avec lui, votre argent est-il prêt?

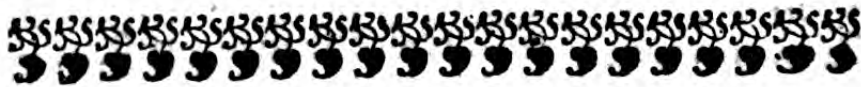
ARAMINTE.

Oùi, j'ai tout retiré; car c'est mon intérêt
Qu'avant que ma sœur sçache, hélas! mon ma-
riage,

Ce Dedit soit rompu: je suis prudente & sage.

FRONTIN.

Hâtez-vous. Je vais voir mes illustres parens,
Pour leur communiquer le parti que je prens.

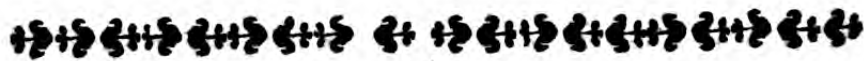


SCENE IX.

ARAMINTE seule.

ENvoyons au plus vite un Laquais à Valere.
Mais que vois - je! ma sœur rentre avec le
Notaire:

Sur l'argent que j'ai pris elle va s'irriter,
Il vient l'avertir.



SCENE X.

ARAMINTE, BELISE.

BELISE.

Oùi, ma sœur a vu monter
Le Notaire. Elle va deviner le mystere.

ARAMINTE.

Je l'avois agitée: ah! je crains la colere.

COMEDIE.

21

Où dirai-je que j'ai voulu placer l'argent ?

BELISE.

Ah ! je vois qu'elle sçait la chose : il vaut autant
Lui dire un fait duquel au moins elle se doute.

ARAMINTE.

Il faudra tôt ou tard au fond , quoi qu'il m'en
coûte ,

Dire que cet argent est pour me marier.

BELISE.

Tôt ou tard à ma sœur il faut me confier.

ARAMINTE.

Je tremble. Lui ferai-je entière confiance ?
Hazardons.

BELISE.

Parlons-lui.

ARAMINTE.

Ma sœur . . .

BELISE.

à part.

Que . . . la peur me faisoit.

Ma sœur , je pense

ARAMINTE *à part.*

La honte éteint ma voix.

BELISE.

Pour placer un argent quand on s'est fait des loix..

ARAMINTE.

Quand d'un argent commun toute seule on dis-
pose . . .

BELISE.

On devroit avertir qu'on le prend , mais on n'ose.

ARAMINTE.

On devroit confier à sa sœur . . .

BELISE.

Où d'abord . . .

ARAMINTE.

On doit . . .

BELISE.

On craint . . .

ARAMINTE.

C'est moi . . .

LE DEDIT.

BELISE.

Je l'avouërai . . .

ARAMINTE.

J'ai tort.

BELISE.

On doit demander grace . . .

ARAMINTE.

Une faute si grande . . .

BELISE.

Oüi , quand on s'est promis . . .

ARAMINTE.

Ma sœur , je vous demande

Pardon . . .

BELISE.

Pardon , ma sœur . . .

ARAMINTE.

Pardon..

BELISE.

Pardon..

ARAMINTE.

Comment ?

Nous demandons pardon toutes deux.

BELISE.

Mais vraiment

Vous me le demandez , quelle est donc votre offense ?

ARAMINTE.

C'étoit vous qui d'abord le demandiez , je pense ,

Que m'avez-vous donc fait ?

BELISE.

Mais vous-même , ma sœur.

ARAMINTE.

Dites-moi vos secrets.

BELISE.

Ouvrez-moi votre cœur.

ARAMINTE.

Eh mais . . . vous aurez sçû sans doute du Notaire
Que j'ai pris cet argent.

C O M E D I E. 23

BELISE.

Vous en aviez affaire.

Vous avez eu raison de prendre vôtre bien ;
Car chacune à son gré peut disposer du sien.

ARAMINTE.

Pour le placer ailleurs j'ai crû pouvoir le prendre.

BELISE.

Vous n'avez là-dessus aucun compte à me rendre.
J'ai pris le mien aussi.

ARAMINTE.

Tant mieux , ma sœur , tant mieux.
Je calme là-dessus mes desirs curieux.

BELISE.

Vous avez bon esprit , vous n'êtes point gênante ?

ARAMINTE.

On est libre avec vous , que vous êtes charmante !

BELISE.

Helas ! je ne vous ai jamais gênée en rien ,
Hors fut le mariage , & c'est pour vôtre bien.
Si d'être fille enfin l'ennui vous alloit prendre ,
J'aurois compassion, comme une sœur bien tendre,
D'un foible . . .

ARAMINTE.

Ah ! vous n'aurez jamais ce foible-là !
S'il vous venoit pourtant , car la plus sage l'a ,
Loin de vous condamner , j'aurois la complaisance . . .

BELISE.

Ah ! soyez sûr aussi de ma condescendance.

ARAMINTE.

Parfois l'une pour l'autre il faut s'humaniser.

BELISE.

Helas ! je serois fille à vous autoriser ,
En me mariant , moi , sans en avoir envie.

ARAMINTE.

Eh ! mariez - vous vite , oui , j'en serois ravie ;
Car enfin je pourrois . . .

BELISE.

Quoi ! comment !

LE DEDIT.

ARAMINTE.

Mais, ma sœur...

BELISE

Auriez-vous pu laisser surprendre votre cœur ?

ARAMINTE.

Et vous ?

BELISE.

Mais vous ?

ARAMINTE.

Mais vous ?

BELISE.

Eh !

ARAMINTE.

Mais oui.

BELISE.

Moi de même.

ARAMINTE.

Embrassez-moi, ma sœur.

BELISE.

Ma sœur, que je vous aime !

Oùï, nous sommes en tout vraiment sœurs en ce jour.

ARAMINTE.

On sçait que les bons cœurs sont tous faits pour l'amour.

Vous vouliez rester fille, ah ! quelle extravagance !

BELISE.

J'admire, comme vous, avec quelle imprudence Nous fîmes à trente ans ce vœu prématuré.

ARAMINTE.

Celui que vous aimez vous en a libéré.

Sans doute, chère sœur, sage comme vous êtes,

Vous avez médité sur le choix que vous faites.

BELISE.

Vous, dont le goût est fin, exquis, apparemment

Vous avez fait un choix avec discernement.

ARAMINTE.

Vif, enjoué, badin ; c'est un jeune homme aimable.

BELISE.

COMEDIE.

25

BELISE.

Celui que j'aime est jeune, & pourtant respectable,
Sage, grave, posé.

ARAMINTE.

Le mien toujours en l'air.

BELISE.

Une solidité...

ARAMINTE.

Brillant comme un éclair.

BELISE.

Qui parle rarement, mais par poids, par mesure.

ARAMINTE.

Le mien parle sans cesse, & parle à l'aventure,
Mais toujours bien pourtant.

BELISE.

Comme vous. Et je voy,

Qu'à notre caractère avec goût vous, & moy,
Nous avons assorty nos époux.

ARAMINTE.

C'est prudence.

BELISE.

C'est sagesse. Le mien a les biens, la naissance,
Homme en place, estimé, c'est le Senechal Groux.

ARAMINTE.

C'est un homme connu... j'ay trouvé comme vous,
Un époux noble, mais d'une noblesse antique,
Un homme distingué, c'est le Chevalier Clique.

BELISE.

On en dit du bien, &... vos suffrages, ma sœur,
Plus que la voix publique encor luy font honneur.

ARAMINTE.

Le public à nos choix doit donner des louanges.
Mais nous avons d'ailleurs eû des travers étranges
Ce dédit par exemple.

BELISE.

Oüy, ce dédit d'accord.

ARAMINTE.

Nos billets!

BELISE.

Nos billets!

C

LE DEDIT.

A R A M I N T E.

Nous avons eû grand tort ,
Promettre à ce Neveu cent mille francs chacune.

B E L I S E.

Je viens de refuser sa demande importune ,
Et je croy qu'il ignore encore nos projets ,
Pour peu d'argent il va nous rendre nos billets.

A R A M I N T E.

Mais pour les retirer quel tour pourrons - nous
prendre ?



S C E N E X I.

B E L I S E , A R A M I N T E , G E R O N T E ,

I S A B E L L E , V A L E R E .

V A L E R E .

Profitons du moment. Il ne faut pas attendre,
Qu'elles poussent plus loin leur éclattement.
Isabelle n'est point partie heureusement,
Mes Tantes , & j'apprens une bonne nouvelle.

G E R O N T E.

Je viens m'en réjouir pour l'amour d'Isabelle.

I S A B E L L E.

Je viens de tout mon cœur vous en féliciter ,
Et je voy que tantôt c'estoit pour piaïsanter ,
Que vous déclamiez tant contre le mariage :
Car vous-même . . .

A R A M I N T E.

. Nous - même !

B E L I S E.

Ah ! ma sœur , quel langage ?

V A L E R E .

Vous allez toutes deux enfin vous marier.

COMEDIE.

27

ARAMINTE, *bas.*

Pour ne guère donner, ma sœur, il faut nier,

BELISE.

Ce bruit est faux.

ARAMINTE.

Très-faux.

VALERE.

Je le croy vray, mes Tantes.

BELISE.

Comment! nous prenez-vous pour des extravagantes.

Nous marier, nous!

ARAMINTE.

Nous! non, non, il n'est plus temps.

BELISE.

Non, vous n'y pensez pas, j'ay plus de quarante ans,

VALERE.

Vous ne les avez point.

ARAMINTE.

J'en ay plus de cinquante.

VALERE.

Non,

BELISE.

Nous les avons.

ISABELLE.

Non.

ARAMINTE.

La dispute est plaisante,

Je croi que nous sçavons nôtre âge mieux que vous.

Il raille, & les billets, ma sœur, qu'il a de nous,

Ne valent rien, mais rien, c'est en vain qu'il espere.

BELISE.

Ils ne valent rien. Mais Isabelle, & Valere,

Ma sœur, ont l'un pour l'autre une tendre amitié,

Leurs legitimes feux enfin me font pitié,

Peuvent-ils, comme nous, haïr le mariage?

Non, il faudroit leur faire un petit avantage,

Ils m'attendrissent.

ARAMINTE.

Oüy, nous nous attendrissous.

C i j



LE DEDIT.

V A L E R E.

Vous vous attendrissez, vos Billets seront bons!

B E L I S E.

Ne raillons donc plus, ç'à nous donnons à Valere,
Dix mille écus en tout

A R A M I N T E.

Oüy, c'est ce qu'on peut faire.

V A L E R E.

Non, non, nous attendrons pour avoir tout.

B E L I S E.

Comment ?

I S A B E L L E.

Rien ne presse en cffer.

A R A M I N T E.

Profitez du moment.

V A L E R E.

Nous vous laissons.

A R A M I N T E.

Pendant que je suis liberale,

Cinquante mille francs.

B E L I S E.

C'est trop, mais je l'égalé

En generosité.

V A L E R E.

Cinquante mille écus,

Ou nous attendrons.

B E L I S E.

Oh, je ne vous retiens plus,

A R A M I N T E.

Mon neveu, mon neveu!

I S A B E L L E.

Menagez-les, Valere,

Puisque cent mille francs suffisent à mon pere,

G E R O N T E.

Oüy, cela nous suffit.

A R A M I N T E.

Pour ne plus disputer,

Donnons - les,

COMEDIE. 29

BELISE

Allons donc, il faut s'exécuter.

ARAMINTE.

J'ay sur moy ce que j'ay retiré du Notaire.

BELISE.

Il m'a donné de quoy terminer cette affaire.

VALERE.

Voyons si par hazard je n'auray point aussi
Vos billets, ouÿ vraiment, je crois que les voicy.

GERONTE.

Le marché me paroît bien facile à conclure.

VALERE.

Voyez.

BELISE.

C'est mon billet.

ARAMINTE.

Voilà ma signature.

BELISE

Quarante mille francs sur mon Banquier, & dix.

ARAMINTE

Trente en lettres de Change, & quatorze, & puis six.

GERONTE.

Je vous unis tous deux.

VALERE.

Quel bonheur!

ISABELLE.

Je respire,

ARAMINTE.

Qu'avec un grand plaisir Dedit, je te déchire,





SCENE XII.

BELISE, ARAMINTE, VALERE,
GERONE, ISABELLE, FRONTIN.

FRONTIN *avec un manteau, une
petite perruque, & un
chapeau de Pasquin.*

NOS Amans sont contents. Il faut nous divertir.

ARAMINTE.

Ah ! c'est vous, Chevalier, pourquoy vous travestir ?

BELISE.

Ah ! c'est le Senechal ; quel est donc ce mystere ?
Pourquoy n'avez-vous pas vôtre habit ordinaire ?

FRONTIN.

Le voicy, je ne suis que Chevalier Servant,

ARAMINTE.

Il est folâtre.

BELISE.

Mais Senechal ...

FRONTIN.

Bien souvent,

Quoyque Senechal, moy, je porte la livrée.

BELISE.

Est-il devenu fou.

ARAMINTE.

De plaisir enyvrée,

Ma sœur croit voir en vous son amant Senechal,
Cher Chevalier.

BELISE.

Ma sœur, nous nous entendons mal ;

C'est le Senechal Groux.

COMEDIE.

31

ARAMINTE.

Mais vous revez, je pense,
C'est mon Chevalier Clique.

FRONTIN.

Oüy, j'ay par complaisance,
Pour plaire à la cadette esté folâtre, & vif;
Et pour plaire à l'aînée esté rébarbatif.
Mais ne pouvant en moy doubler que l'apparence,
Ne pouvant estre qu'un, je dois en conscience,
Avouer que Frontin n'est n'y Clique, n'y Groux.

BELISE.

Quoy!

ARAMINTE.

Comment!

VALERE.

C'est Frontin luy-même.

BELISE.

Où sommes nous?

VALERE.

Un maraut de Valet faire un tel personnage?

ARAMINTE.

Un Valet!

BELISE.

Un Valet!

GERONTE.

Le party le plus sage,
C'est de nous demander là-dessus le secret.

ISABELLE.

Pardonnez au Neveu la ruse du Valet.

BELISE.

Ah! ma sœur,

ARAMINTE.

Ah! ma sœur, cachons leur nôtre honte.

VALERE.

La peur qu'elles auront qu'on n'en fasse un bon
conte,

Peut-être les rendra moins injustes pour moy.

FRONTIN.

En Morale Comique; il est permis, je croy,

Aux Frontins de punir l'avarice des Tantes,

Et de berner un peu les caduques amantes.

FIN.

A P P R O B A T I O N .

J'Ay lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux une Comedie , qui a pour titre : *Le Dedit*. Je n'y ai rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression. A Paris ce 30. Avril 1719.

DE MONERI.

P R I V I L E G E D U R O Y .

LOUIS , par la grace de Dieu , Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlemens , Maîtres des Requêtes Ordinaires de nôtre Hôtel , Grand Conseil , Prevôt de Paris , Baillifs , Sénéchaux , leurs Lieutenans Civils , & autres nos Justiciers qu'il appartiendra , S A L U T . Le Sr du Fresny Nous ayant fait remontrer qu'il se roit appliqué depuis plusieurs années , & qu'il s'applique journellement à donner au Public divers Ouvrages , lesquels il souhaiteroit mettre au jour , s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour l'impression des Oeuvres qu'il a cy-devant composez : sçavoir celles dont les Privileges particuliers sont expirez à commencer du jour de la date des Presentes , celles dont les Privileges ne sont point encôre expirez à mesure que lesdits Privileges expireront , & pour l'impression des Oeuvres qu'il composera dans la suite. A ces causes , voulant favorablement traiter ledit Exposéant , Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes , de faire imprimer lesdits Ouvrages cy-dessus specifiez , aux conditions qui y sont apposées , & ce en tels volumes , formes , marges , caractères , conjointement ou separément , & au-

tant de fois que bon lui semblera , & de les faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume pendant le temps de dix huit années consecutives , à compter du jour de la date des Presentes ; à condition neanmoins que les diverses parties desdits Ouvrages qui paroîtront dans le public , même pour ceux qui ont déjà esté imprimez , porteront chacune en particulier une Approbation expresse de l'Examineur qui aura esté commis pour cela , à peine de nullité desdites Presentes : faisons défenses à toutes sortes de personnes , de quelque qualité & condition qu'elles soient , d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre Obéissance : comme aussi à tous Libraires , Imprimeurs , & autres , d'imprimer , faire imprimer , vendre , faire vendre , debiter , ni contrefaire aucuns desdits Ouvrages cy-dessus expliquez , en tout ni en partie , ni d'en faire aucuns Extraits , sous quelque pretexte que ce soit , d'augmentation , correction , changement de titre , même de traduction étrangere , ou autrement , sans la permission expresse & par écrit dudit sieur Exposant , ou de ceux qui auront droit de lui ; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits , de six mille livres d'amende contre chacun des contrevenans , dont un tiers à Nous , un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris , l'autre tiers audit sieur Exposant , & de tous dépens , dommages , & interêts : à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris , & ce dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression de ces Ouvrages cy-dessus spécifiez , sera faite dans nôtre Royaume , & non ailleurs , en bon papier , & en beaux caracteres , conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de les exposer en vente , les manuscrits ou imprimez qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages cy-dessus expliquez seront remis dans le même état où les Approba-

tions y auroit esté données, ès mains de nôtre très-cher & Feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur de Voyer de Paulmy Marquis d'Argenson, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans nôtre Bibliothèque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur de Voyer de Paulmy Marquis d'Argenson: le tout aussi à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit sieur Exposant, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, cessant & faisant cesser tous troubles & empêchemens contraires: Voulons que la copie deïdites Presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin desdits Ouvrages cy-dessus spécifiés (tout au long) soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée, comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires sans en demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraire; Car tel est nôtre plaisir. **DONNE'** à Paris le vingt-sixième jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cens dix-neuf, & de nôtre Regne le quatrième.

Par le Roy en son Conseil. DE S. HILAIRE.



74755469

